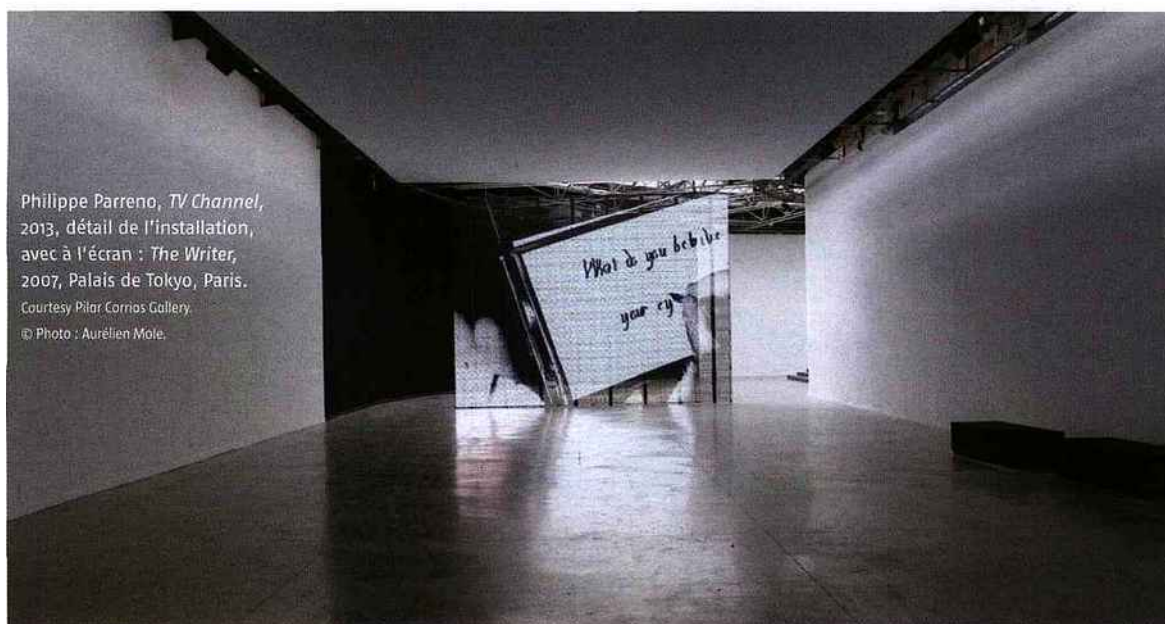


## Carte blanche Un Palais livré aux fantômes

Infiltrant avec grâce les espaces du Palais de Tokyo, Philippe Parreno entraîne le spectateur dans une partition intégrale, visuelle et sonore



Philippe Parreno, *TV Channel*, 2013, détail de l'installation, avec à l'écran : *The Writer*, 2007, Palais de Tokyo, Paris.

Courtesy Pilar Corrias Gallery.

Photo : Aurélien Mole.

## Thématique Les tapis sortent du décor

Avec « Decorum », le Musée d'art moderne de la Ville de Paris rehausse l'importance du tapis d'artiste dans le concert des arts contemporains

**DECORUM. TAPIS ET TAPISSE-  
RIES D'ARTISTES**, jusqu'au 9 fé-  
vrier 2014, Musée d'art moderne  
de la Ville de Paris, 11, av. du  
Président-Wilson, 75116 Paris,  
tél. 01 53 67 40 00, [www.mam.  
paris.fr](http://www.mam.<br/>paris.fr), tij sauf lundi 10h-18h,  
jeudi 10h-22h. Catalogue, coéd.  
Skira Flammarion/Paris Musées,  
224 p., 45 €.

**PARIS** ■ Il y en a partout, c'est un peu le souk ! Tapis, tapisseries et textiles qui en sont dérivés ont envahi les espaces de l'ARC/Musée d'art moderne de la Ville de Paris, posés au sol ou sur des socles, accrochés au mur, suspendus au plafond... Dès les escaliers conduisant à l'étage, un amas de sofas couverts de tapis orientaux sature l'espace ; c'est lors de Documenta IX (Cassel), en 1992, que Franz West en rassemble plusieurs dizaines afin de constituer un *Auditorium* aux formes nouvelles, tissant une rencontre entre l'Orient et l'Occident, le tapis et le divan. À proximité débordent d'un gigantesque métier à tisser des tapis confectionnés par Michael Beutler à l'aide de tissus variés récupérés (*Weaving Workshop*, 2009-2013).

Le reste de cette exposition pleine d'esprit n'est pas plus sage, qui à travers une (fausse) impression de légèreté voire de futilité met le doigt sur une thématique passionnante et nullement confidentielles. Nombre d'artistes se sont en effet essayés à la discipline, parmi lesquels Picasso, mais également Fernand Léger, Anni et Josef Albers, Victor Vasarely, Asger Jorn ou Alighiero Boetti, et, plus près de nous, Bertrand Lavier, Rosemarie Trockel, Gerwald Rockenschaub et

tant d'autres. Certes, à la différence du surréaliste Jean Lurçat, pour la plupart d'entre eux, cette production fut ponctuelle et non centrale, mais ils l'ont fait.

Car connus de tout temps, les tapis d'artistes sont plutôt passés après tout le reste aux yeux de bon nombre d'observateurs, telles des créations accessoires dans la mise en perspective d'une œuvre ; une appréciation pour l'essentiel due au fait que toucher au textile revient à aborder la problématique pas forcément porteuse, car quelque peu désacralisante, des usages – au sens premier – de l'art. D'autant plus qu'une fois amorcé le XX<sup>e</sup> siècle et ses avant-gardes lancées à plein régime, la question du décoratif est devenue suprêmement taboue.

### Télescopes

L'initiative de ce « Decorum » arrive à point nommé, à un moment où beaucoup d'artistes, parmi lesquels Alexandre Da Cunha, Dewar & Gicquel, Yann Gerstberger ou Caroline Achaintre, en viennent à développer des formes hybrides issues de l'art brut ou des formes vernaculaires. Et interrogent à la fois le faire et l'expérimentation, toujours vivace, contenus dans les pratiques traditionnelles.

Afin de donner forme à ce parcours, la commissaire, Anne Dressen, s'est attaché la collaboration de l'artiste Marc Camille Chaimowicz, qui, entre élégance retenue et fantaisie, excelle dans ses œuvres à mettre en scène des récits suspendus, avec un brillant sens de l'ornement justement. Le duo s'est ici fait fort d'aiguiser le télescope dans la vision et la compréhension, manière de montrer permanences et réminiscences tant techniques



Pae White, *Berlin B*, 2012, tapisserie coton, polyester et toile trevira, 290 x 440 cm. © Photo Jens Ziehe. Courtesy de l'artiste et Neugerriemschneider, Berlin

## « Pae White a superbement libéré la forme en tissant des volutes de fumée sur un fond de nuit

que formelles. Ainsi de la section consacrée aux fantasmes orientalistes, où un étonnant kilim iranien du milieu du XX<sup>e</sup> siècle aux motifs rectangulaires emboîtés pourrait aisément dialoguer avec des tableaux abstraits géométriques, alors qu'en face Pae White a superbement libéré la forme en tissant des volutes de fumée sur un fond de nuit (*Berlin B*, 2012). À proximité, Stefano Arienti a teint des tapis orientaux dont les motifs se dégagent par-delà la troublante intensité chromatique (*Tapis teints en rouge ou noir*, 2006-2013).

Parfois grippée lorsque des associations laissent dubitatifs, comme les textiles de l'ancien Pérou confrontés à un tapis aux motifs de moutons de François-Xavier Lalanne, la démonstration connaît une

belle embardée en se saisissant des modes de « libération » du médium, amorcés dans les années 1970 par des femmes telles Sheila Hicks, Magdalena Abakanowicz ou Elsi Giauque. Tout en conservant les composantes et une partie de la technique, leurs œuvres ouvrent à une autonomisation sculpturale. Ce n'est pas le moindre des pieds de nez que de voir alors Vivienne Westwood, en 1995, confectionner une robe... dans un tapis.

F. B.

### DECORUM

→ Commissaire : Anne Dressen  
→ Directeur artistique : Marc Camille Chaimowicz  
→ Nombre d'artistes : 119  
→ Nombre d'œuvres : 134

**PHILIPPE PARENNO.**  
**ANYWHERE, ANYWHERE OUT**  
**OF THE WORLD, jusqu'au**  
**12 janvier, Palais de Tokyo,**  
**13, av. du Président-Wilson,**  
**75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88,**  
**www.palaisdetokyo.com, tij**  
**sauf mardi midi-minuit. Ca-**  
**talogue à paraître.**

**PARIS ■** « *Quand j'étais coincée dans ces vidéos, j'ai toujours voulu vous rencontrer.* » Ainsi s'exprime Ann Lee, le désormais célèbre personnage de manga dont les droits ont été rachetés il y a une dizaine d'années par Pierre Huyghe et Philippe Parreno, qui en ont offert l'usage à plusieurs artistes afin qu'ils lui imaginent des aventures. Ici au Palais de Tokyo, à Paris, ainsi donc s'exprime Ann Lee dans l'exposition consacrée à Philippe Parreno. Celle-ci a, contre toute attente, quitté l'univers lointain, abstrait et contraint de ses aventures électroniques afin de prendre corps. C'est une petite fille bien réelle qui vient à la rencontre du spectateur en un nouvel avatar de sa possible vie imaginée cette fois-ci par Tino Sehgal.

Cette rencontre inattendue et surprenante avec un personnage échappé de sa condition virtuelle est symptomatique des incertitudes parcourant l'exposition dans son entier ; des incertitudes quant au rapport au réel, à ce qui se déroule et à ce que l'œil voit... ou croit

voir. Depuis le début de sa carrière, Parreno est en effet le chantre du « No More Reality » (plus de réalité), ainsi que le claironnement des enfants manifestant avec force banderoles dans une vidéo du même nom datant de 1991. Celle-ci est diffusée dans le premier espace sur un gigantesque écran de LED où s'enchaînent cinq films, dont *The Writer* (2007), qui montre un automate écrivant péniblement à la plume la phrase « What do you believe, your eyes or my words » (Que croyez-vous, vos yeux ou mes mots) ; un écran dont la définition s'estompe au fur et à mesure que l'on s'en approche, jusqu'à rendre l'image presque invisible, ou en tout cas indéfinissable.

#### **Aura fantomatique**

Or c'est bien de réalité – potentielle – et de définition dont l'artiste entretient le visiteur. Définition de l'exposition, du regard, du mouvement, de la croyance, du ressenti... Car, partout où il s'arrête, l'œil est pris en défaut de ses propres perceptions tandis que le corps est, sinon entraîné, du moins conduit par un rythme. Une sonorité à la fois très présente et volatile scande en effet l'intégralité du parcours grâce à quelques pianos mécaniques dispersés ici et là. Commandés par un « cerveau » – en fait un autre piano installé au niveau inférieur et relié à une invraisemblable quantité d'ordinateurs –, ils jouent la musique de *Petrouchka*, le ballet de Stravinsky, adaptée

#### **PHILIPPE PARENNO**

→ Commissariat : Jean de Loisy, président du Palais de Tokyo ; Mouna Mekouar, curatrice au Palais de Tokyo  
→ Nombre d'œuvres : environ 60

pour l'occasion par le pianiste Mikhaïl Rudy. *Petrouchka...*, une autre histoire de pantins !

Tout dans cette exposition apparaît conditionné au bon vouloir de quelque force laissant imaginer la présence d'une aura fantomatique animant l'ensemble, à commencer par l'architecture elle-même, puisque l'éclairage des circulations du Palais a été repensé à l'aide d'applications murales clignotant

« Cette exposition est devenue un automate, une mécanique, passionnante et terrifiante à la fois, qui guide et capture

au rythme des 56 mouvements de *Petrouchka*, toujours. Des lumières qui brouillent la perception des lieux, dès la banque d'accueil au nouveau design – un peu trop chic au demeurant – bordé par un écran géant lumineux mais vierge, comme s'il servait à laver le regard avant d'entrer.

Plus loin ce sont des affiches phosphorescentes qui n'apparaissent que lorsque l'éclairage décide de faire une pause (*Fade to Black*, 2013). Un robot leur fait face, programmé pour reproduire l'écriture de l'artiste tout en évoluant sans cesse dans le contenu. Les amateurs l'auront reconnu, puisque la machine joue le rôle central dans le film *Marilyn* (2012). La voix de l'actrice décrit la suite de l'hôtel Waldorf Astoria, à New York, qu'elle occupa dans les années 1950. On l'entend, on la sent, on la devine. On croit voir sa plume écrire jusqu'à ce que l'élargissement du champ ne révèle un décor où la figure mythique a cédé le terrain au robot écrivant à sa place.

Pas plus que Marilyn, cette exposition, où tout est fait d'apparitions et de disparitions, ne semble alors exister véritablement. Elle est devenue un automate, une mécanique, passionnante et terrifiante à la fois, qui en un même mouvement guide et capture. Convoquant sans cesse les fantômes, elle en est peut-être devenue un, elle aussi !

**Frédéric Bonnet**